

À propos d'un conflit récent

Alain Thévenet

CE N'EST PAS SIMPLEMENT POUR LA FORME: CE QUI SUIT N'A PAS vocation à être une analyse définitive d'un des multiples conflits qui ont agité les mouvements anarchistes ou proches. Je souhaite seulement faire état de sensations et de réflexions personnelles qui concernent l'un de ces conflits. Je ne souhaite pas porter un jugement sur les uns et les autres qui sont pour moi des camarades de lutte. Je ne sais pas qui a ou a eu raison. Peut-être tout le monde, peut-être personne. Ma vision des faits est forcément issue d'une atmosphère détestable qui s'est développée au sein de la CNT depuis quelques années et qui a empêché de *s'entendre*.

J'ai parlé de ce projet de court article au sein de mon syndicat, mais je ne l'ai pas soumis à mes camarades. Je suis donc seul responsable des approximations, des opinions, des erreurs dont il sera parsemé, comme des essais d'hypothèses.

Les conflits, brouilles, ruptures sont le lot de toutes les organisations anarchistes ou assimilées, qui n'ont de rivales sur ce point que les trotskistes et, voisinage encombrant mais qui pourrait se comprendre par des raisons qui n'ont rien d'idéologique, les groupuscules d'extrême droite.

Bref, j'ai adhéré à la CNT en 1995, au syndicat santé social du Rhône.

D'abord, j'étais content. D'une part d'avoir un lien militant qui ne soit pas seulement intellectuel, mais en prise sur une réalité. Et puis je me suis rendu compte que, sur mon lieu de travail, cette adhésion avait des effets plutôt positifs; regardée avec sympathie, ou en tout cas intérêt par ceux avec qui je partageais ce lieu. Ce que je pouvais dire n'était plus considéré comme les élucubrations d'un original isolé, comme c'était un peu le cas jusque-là. J'avais déjà une petite expérience du syndicalisme, notamment à la CFDT, à l'époque où celle-ci était autogestionnaire, mais je n'y avais pas trouvé le dynamisme et les échanges que la CNT me permettait.

De plus, et ce n'est pas négligeable, j'ai trouvé beaucoup d'intérêt et de richesses à discuter des difficultés, des problèmes rencontrés concrètement avec des copains partageant les idées libertaires, ou en tout cas proches d'elles.

Des conflits il y en avait bien sûr, comme dans toute collectivité. Des inimitiés, inévitables, qui n'étaient pas toujours masquées. Des

“Malgré les engueulades parfois rudes, on finissait généralement, sinon par s’entendre, du moins par se tolérer”

conflits de pouvoir? Je ne crois pas, sauf à mettre sous le terme de pouvoir un sens beaucoup plus large que celui qu'on y met habituellement: il ne s'agissait pas de prendre le pouvoir mais de faire admettre sa conception. Par exemple, fallait-il conserver la spécificité de la CNT et la solitude qui en découle, ou s'ouvrir à d'autres, libertaires, ou proches qui n'en revendiquaient pas tou-

jours l'étiquette? Un conflit qu'on devait retrouver plus tard.

Tout ceci se passait à l'intérieur du syndicat, qui suivait de loin une vie de la Confédération qui déjà renvoyait quelques remous. Les relations avec les autres syndicats de l'Union départementale étaient relativement courtoises, bien qu'elles n'aient engendré que peu de discussions. Et, à l'intérieur, malgré les engueulades parfois rudes, on finissait généralement, sinon par s'entendre, du moins par se tolérer. D'autant que le nombre des adhérents augmentait comme jamais jusque-là. Des adhérents venus d'horizons divers. Certains partis d'autres syndicats et attirés par la volonté autogestionnaire et l'absence de bureaucratie affichée ne se réclamaient pas de l'anarchisme et refusaient même de se définir comme «anarchosyndicalistes». Pour d'autres, au contraire, la référence à l'anarchie comme projet de société future était primordiale. Ces différences d'optique ont perduré et perdurent toujours au sein de mon syndicat. Elles entraînent parfois des discussions passionnées, mais n'ont

jamais été à l'origine de ruptures. Du moins directement, car le départ parfois difficile d'adhérents ou de militants au caractère affirmé peut être dû au sentiment de certains de n'avoir pas été entendus et que leurs remarques ou suggestions n'étaient jamais prises en compte. Un sentiment qui revient d'ailleurs fréquemment, et pas seulement dans ce groupe.

Mais, tant bien que mal, le syndicat poursuivait sa route, avec parfois d'intenses satisfactions souvent dues à des initiatives de personnes isolées dans leur boîte qui y rencontraient un écho certain et soulevaient l'intérêt d'autres syndiqués, voire de non-syndiqués.

Au niveau de l'Union départementale, les choses étaient plus complexes. Nous ignorions à peu près tout de ce qui se vivait dans les autres syndicats; il y avait bien des réunions « officielles » du bureau auxquelles participaient les délégués des différents syndicats, mais ceux-ci avaient pour mission de soutenir la position qui avait été définie au sein de leur syndicat, ce qui laissait peu de place à un véritable échange; la décision était issue d'un vote. Les seuls contacts réels se faisaient soit d'une façon informelle à travers des liens amicaux ou de sympathie, soit à l'occasion des manifestations où la question récurrente était « on se met où ? ». Pour certains, il était essentiel que la CNT trouve une place au sein même du cortège syndical, pour bien marquer sa place en tant que syndicat « reconnu ». Pour d'autres, le fait d'être en fin de cortège permettait plus de souplesse et de contacts avec des sympathisants ou des curieux. Il ne s'agit évidemment pas d'une simple question topographique; ce qui est ici en question, ce sont deux conceptions différentes de l'organisation, de ce qu'elle peut représenter selon la façon dont elle se présente dans l'espace public, et aux regards de qui. La CNT est-elle une organisation syndicale « respectable » et, à sa manière, disciplinée, d'une discipline évidemment librement consentie, ou bien un syndicat « différent », aux contours plus flous, plus ouvert aux événements de la rue et ne s'adressant pas exclusivement aux travailleurs conscientisés ? Il n'y a jamais eu véritablement de discussion à ce sujet, ni donc de conflit, ce qui aurait peut-être permis d'argumenter l'une ou l'autre des positions; dans la pratique, ça se réglait au coup par coup.

Il faut d'ailleurs ajouter que ce n'était pas là des positions figées entre deux « tendances », mais que les uns et les autres nous étions susceptibles de passer d'une position à l'autre, au gré des circonstances ou de ce que nous en percevions. La plupart d'entre nous considéraient d'ailleurs qu'il s'agissait là d'une question sans

grande importance. Pour beaucoup les manifestations étaient aussi l'occasion de rencontrer des copains et de discuter avec des inconnus curieux. Pas de conflit, donc, malgré une cohabitation parfois houleuse entre ces deux tendances donc fluctuantes. Dommage, car en discuter aurait peut-être permis sinon de tomber d'accord, au moins de «s'entendre».

Autres conflits évités, mais aux conséquences beaucoup plus rapidement visibles, et souvent éprouvées douloureusement par certains: au sein de l'Union départementale étaient désignés des représentants à différents collectifs ainsi qu'à des commissions spécifiques, telle que celle qui se chargeait de l'aide aux sans-papiers. En fait, comme on pouvait s'en douter, celui ou celle qui acceptait la tâche ou plus souvent finissait par céder provoquait un soupir de soulagement de la part des autres qui par la suite se désintéressaient de la chose, ou avaient des scrupules à faire part de leurs remarques; en réalité, les malheureux «volontaires» étaient livrés à eux-mêmes devant des décisions à prendre dans les collectifs et, plus grave peut-être, dans l'implication que supposait le soutien aux travailleurs sans-papiers, soutien théoriquement limité aux problèmes que ceux-ci rencontraient dans leur travail afin que celui-ci soit reconnu et leur permette d'obtenir des papiers; mais on devine que l'implication des copains dépassait souvent ce cadre, ce qui les mettait parfois en grande difficulté et amenait des critiques sur la façon dont ils avaient conçu leurs tâches.

Bref, cahin-caha, et à condition de ne pas trop parler des divergences, ça allait à peu près. Pendant les grèves d'octobre 2010 les divergences, ou différences d'appréciation sont clairement apparues, notamment lors de l'après-midi où les jeunes se sont trouvés empêchés par les flics de rejoindre le cortège syndical et enfermés place Bellecour. Quelques-uns d'entre nous, ceux qui investissaient plus l'aspect de reconnaissance de la CNT comme syndicat «sérieux», supportaient mal cette situation qui leur échappait, comme aux leaders des autres syndicats. Ils nous pressaient de rejoindre l'intersyndicale qui se tenait ailleurs et de laisser la place aux jeunes qu'ils considéraient, parfois explicitement, comme des «casseurs» en train de dévoyer le mouvement syndical. Mais la plupart d'entre nous sont restés sur place, avec, il faut le dire, bon nombre de militants de SUD et de la CGT.

Donc des conflits virtuels, mais des divergences jamais discutées, ou très rarement et en dehors du cadre «institutionnel». Avec comme conséquences des éclats verbaux entre des personnes et

parfois des démissions de la part de ceux ou celles qui avaient le sentiment de n'être pas «entendus», de parler dans le vide.

En même temps, des échos de plus en plus inquiétants nous parvenaient de conflits parisiens qui parfois, semble-t-il, prenaient une allure beaucoup plus violente, allant jusqu'aux menaces verbales et même physiques. Des copains connus démissionnaient. Je laisse de côté les causes du conflit puisque je ne peux en connaître que ce que les uns et les autres ont pu en écrire ou en dire. Toujours est-il que cette atmosphère

empoisonnait l'ensemble de la CNT et que face à cela des copains lyonnais ont décidé collectivement de se présenter au congrès comme candidats au conseil confédéral. Bien que pas

très d'accord, en majorité, dans mon syndicat, nous ne nous y sommes cependant pas opposés, par lâcheté peut-être, pour éviter un conflit entre nous et aussi parce que nous n'avions pas d'idée précise sur la façon de régler les choses. Le projet de ces copains était de calmer le jeu. Sur ce point, cela a été un échec complet et leurs tentatives de conciliation entre les différentes tendances parisiennes ont largement échoué. Sur un autre plan on peut penser que, comme les Parisiens naguère, les Lyonnais se trouvaient maintenant dans la situation d'un comité central.

Ce qui avait comme conséquence, sur un plan local, qu'ils se trouvaient dans les faits, et devant les nécessités de leurs fonctions, quelque peu isolés de la «base». Mais aussi que chaque syndicat avait beaucoup plus directement l'écho des conflits qui se jouaient ailleurs. D'où des tensions et une atmosphère de plus en plus lourde. Les réunions sont embolisées par les problèmes institutionnels, les prises de position qu'on nous demande à tout bout de champ à propos de problèmes dont nous n'avons qu'une connaissance indirecte, aux dépens des problèmes immédiats et locaux. On piétine et on s'engueule. Plusieurs personnes démissionnent ou disparaissent sans vouloir ou pouvoir donner d'explications.

En 2012, au congrès, c'est la rupture et la fondation, parallèlement à la CNT «historique» de la CNT-Solidarité ouvrière. Je ne parlerai pas du congrès, je n'y étais pas. D'après les dévoués délégués, ce fut assez pénible.

Où aller, que faire? C'est pas qu'on était très chaud, mais dans mon syndicat comme dans la majorité des syndicats lyonnais, on

“Des échos de plus en plus inquiétants nous parvenaient de conflits parisiens qui parfois, semble-t-il, prenaient une allure beaucoup plus violente”

décide de rester à la CNT, en se concentrant sur l'action locale. Deux raisons: on n'a pas envie de passer l'année qui vient comme les précédentes à parler pendant des réunions entières des problèmes d'organisation. Et il y a des contentieux avec les copains qui ont décidé de scissionner. On se regarde parfois en chats de faïence...

“On se regarde parfois en chats de faïence...”

Problème du local: on tente d'abord de le partager, du moins d'en faire l'essai. Mais assez vite, ça s'avère impossible. Des problèmes de personnes, notamment. L'année précédente a été trop dure pour que ne se soient pas créées des, disons, inimitiés. En bref, certains ne peuvent plus se voir. Et puis ça induisait trop de confusion. Bref, c'est le divorce par consentement mutuel.

La conséquence la plus évidente d'une scission est d'éviter des débats sans fin utilisés par les protagonistes uniquement pour réaffirmer leurs certitudes. Avantage ou inconvénient? L'avantage, c'est d'éviter des tensions insupportables. L'inconvénient, c'est que les certitudes s'affrontent sans se parler et qu'on risque, en fin de compte, de se sentir complètement étrangers.

Je ne sais pas ce qu'il en est d'une manière générale, je ne peux parler que de ce que je connais directement et localement.

“On essaie de panser les plaies”

Ici, on essaie de panser les plaies. Au sein de mon syndicat, on se parle; peut-être même plus qu'avant; il y a toujours des divergences sur ce que pourrait être un syndicalisme révolutionnaire ou un anarcho-syndicalisme; aussi réducteurs que soient les deux termes, c'est ainsi que s'expriment, en gros, les deux conceptions. Certains insistent sur la création de sections syndicales d'entreprise, ce qui a pour avantage essentiel, lors d'une manifestation dans un hôpital important où il s'en est créé une, non seulement de nous faire connaître de personnes qui n'étaient pas jusque-là spécialement intéressées par le syndicalisme révolutionnaire ou l'anarcho-syndicalisme. Mais aussi, pour nous, de les connaître et de sortir d'un milieu où on a tendance à rester entre soi.

Des copains ont formé une union locale à Villefranche-sur-Saône et partagent un local avec d'autres organisations proches. Outre le travail syndical proprement dit, ils organisent des débats sur des sujets divers. À Lyon même, une commission s'est créée pour réfléchir, à partir du problème de la précarité, sur ce que peut être aujourd'hui une action syndicale qui prenne aussi en compte les non-travailleurs, volontaires ou non, ainsi que les problèmes

posés par l'idéologie de la croissance et de la compétitivité et son acceptation par ceux qui en sont victimes. Des assemblées générales permettent de mieux se connaître, ainsi que des soirées à visée plus conviviale. Mais on sent bien qu'il reste délicat d'aborder certains problèmes et, en particulier, de réfléchir sur ce qui s'est passé lors des deux années précédentes. Et puis, il y a parfois des périodes de découragement. L'un des syndicats de l'UD semble vivre des difficultés internes dont on ne parle qu'à mots couverts... Tout n'est donc pas devenu simple. Heureusement... L'expérience que nous venons de vivre nous aidera-t-elle à vivre moins douloureusement celles qui ne manqueront pas de survenir?

Pourquoi tout ce remue-ménage alors qu'on aurait pu sans doute se tolérer, s'appuyer les uns aux autres? Je ne sais pas...

Pourquoi cet accent porté sur des prises de décision, alors que la plupart du temps elles s'imposent d'elles-mêmes, ou qu'elles sont de peu d'importance. Si nous parvenions à échanger, vraiment, la décision s'imposerait d'elle-même, même si certains la refusaient, sans que cela devienne un *casus belli*.

Il est, je pense, bien trop réducteur d'invoquer le goût du pouvoir de certains. Quel pouvoir dérisoire, alors, que celui d'avoir l'impression d'être admis comme des gens «sérieux et responsables», et de se sentir responsable de la bonne tenue d'un cortège, qui n'est pas toujours très bien fourni! Il y a tant d'organisations de gauche ou d'extrême gauche qui permettent réellement à ce pouvoir de s'exercer de façon plus évidente!

Je crois que la cause réside plutôt dans le besoin de certitudes que nous avons les uns et les autres, qui ne nous distinguons pas sur ce point du commun des mortels. Plutôt que de pouvoir, il s'agirait plutôt d'une recherche de puissance: faire partager ses certitudes et influencer ainsi sur le cours des événements? Quelque chose comme ça...

Saurons-nous, de ce qui est généralement considéré comme une faiblesse, et que nous considérons pareillement, faire notre force? Puisque les libertaires sont insaisissables, cela ne veut-il pas dire qu'ils ne peuvent être saisis, et que c'est peut-être là leur puissance!

Et puis, ce n'est pas si grave. Il n'y a pas de quoi fouetter un chat, surtout noir! Toutes les scissions et ruptures qu'a connues le mouvement libertaire sont au moins le gage que les anarchistes ne prendront jamais le pouvoir, puisqu'ils en sont viscéralement incapables. Et c'est bien comme ça!

Alain Thévenet

